



ODE TO A NIGHTINGALE



V

I cannot see what flowers are at  
my feet,  
Nor what soft incense hangs  
upon the boughs,  
But, in embalmed darkness,  
guess each sweet  
Wherewith the seasonable  
month endows  
The grass, the thicket, and the  
fruit-tree wild;

White hawthorn, and the  
pastoral eglantine;  
Fast fading violets cover'd up in  
leaves;  
And mid-May's eldest child,  
The coming musk-rose, full of  
dewy wine,  
The murmurous haunt of flies on  
summer eves.

●●● John Keats

1819

ODE À UN ROSSIGNOL



V

Je ne puis voir quelles sont les  
fleurs à mes pieds,  
Ni quel suave encens flotte sur les  
rameaux,  
Mais dans l'ombre embaumée,  
devine les senteurs  
Propres à la saison, dont ce mois a  
doté  
Et l'herbe et le fourré et l'arbre aux  
fruits sauvages,

L'églantine rustique et la blanche  
aubépine,  
La violette, tôt fanée, enfouie sous  
les feuilles,  
Et, fille aînée de la mi-mai,  
La rose musquée, emplit d'un vin de  
rosée,  
Séjour murmurant des mouches  
aux soirs d'été.

**MICHEL LAGARDE**

...

**DRAMAGRAPHIES**

2009 - 2013

...

**SCÉNOGRAPHE – PHOTOGRAPHE**



© Michel Lagarde, *Quand la mer monte*

---

<http://michellagarde.com/>

...



VINGT, À JAMAIS

volatilisées, primevères de Schlüsselburg  
dans ton poing gauche  
qui surnage.

Gravées dans l'écaille  
de poisson :  
les lignes de la main,  
où elles ont poussé.

Acide céleste, acide  
terrestre ont conflué.

Le compte  
du temps tombait juste, sans reste. Croisent  
– pour te plaire, rapide mélancolie –  
écaille et poing.

**Atemwende**

PAUL CELAN

# [ SOMMAIRE..... ]

LES DRAMAGRAPHIES DE  
**MICHEL LAGARDE**

PHOTOGRAPHIES  
Nathalie Riera

## DU CÔTÉ DE...

Noémie Parant (*45 Lettres à D.*)

Dante Alighieri *La Comédie* | Michaël Palmer *Première figure*

CHAMP VALLON ETIENNE FAURE *La vie bon train*

PUBLIE NET MATHILDE ROUX *J'ai l'amour*

RECOURS AU POEME SILVIA HÄRRI *Lieudits [1]*

## AUPASDULAVOIR

MARIO MELENDEZ [*Textes inédits*]

FABRICE FARRE [*Textes inédits*]

ANNE-EMMANUELLE FOURNIER [*La part d'errance*]

■■■ PAUL CELAN [*Reverse du souffle*]

## DES LECTURES/DES PORTRAITS

[**PORTRAIT**] *L'esprit grec anime les peintures de René Seyssaud* par Claude Darras

[**ARTICLES**] Nathalie Riera [*Paysages d'été*] par Richard Skryzak

Jacques Demarcq, *Avant-faire* par Tristan Hordé

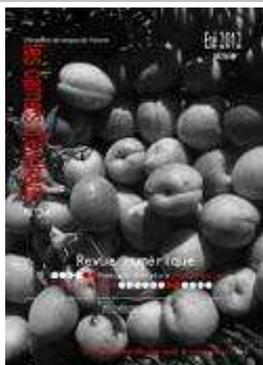
Emeric de Monteynard, *Ce qui, la nuit* par Nathalie Cousin

Jean-Claude Tardif, *Bestiaire minuscule* par Jean-Marc Couvé

[**N° SPECIAL**] avec Jean-Marc Couvé réalisé par Nathalie Riera

## REVUE(S)

ARPA – # 106-107 (avril 2013)



Au format livre numérique/CALAMEO  
<http://www.calameo.com/subscriptions/37620>

# Nathalie Riera



© Nathalie Riera – Bouquet de Printemps, 2013



Nathalie Riera

© Nathalie Riera – Butterfly, 2013



■ <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/>

POESIE



"45 lettres à D."  
NOÉMIE PARANT

© DR

Extrait



2 juin 2013

Cher D.,

L'été il fonce avec nous bientôt viendrons s'y jeter ensemble et sentir à nouveau ne sera plus mordre ou caresser *juste* tout a changé, depuis même ce juin de la rencontre et Saint-Sulpice *non y revenir par l'odeur du feuillage non le vent chaud contre les tempes* adieu ce corps unique au lieu des milliers d'où s'annoncèrent le sucré sous la tiédeur et déjà, ces molleses à troubler aussi ces douceurs que je n'ai que trop aimées. La mer *au front de la belle saison* elle ne fut alors jamais d'origine mais seul ce soir parisien, dont le souvenir tire jusque-là *un regard puis quelques gestes absolument inaudibles* je les revois un à un de l'intérieur avec eux toute la fermeté du sensible. Ne reste que l'alentour de là je respire quoique sans ailes écrasée d'un trait cette arête en dessin, lui

*sur nuque sur torse et sur pieds pour sourdre désormais sous chaque sens – autant les doigts qui y égarèrent la matière, si aériens contre la résistance ne touchent plus eux aussi, autant la bouche qui ne vit plus aujourd’hui qu’en d’autres marges. L’un et l’autre je ne soupçonnais pas qu’ils puissent ainsi m’atteindre du plus près, ni qu’elle soit à ce point résolue cette palpation arrachée de la peau ni que ce piquant celui qui se dégage là à l’image des forêts il sache ici me saisir en masse enfin, aussi lourd.*

*T’observai cher adoré  
et de cette fois première je détruisis le territoire clos dont elles sortaient ces entraves du tangible chaque champ serré de la gorge demeure mais avec de seuls schémas qui se confondent comme  
l’air que je pompais lui ne m’attrape plus qu’en de nouvelles tranches pas le nez nul de la langue tout écartés les poignets-coudes-et-chevilles et ce qui  
de leur lieu  
ne les surpasse qu’en beauté*

Qu’adviennent là les impressions physiques elles me sont maintenant autrement enfoncées et touffues *avec moi s’arrogent l’immatériel*, de ce crépuscule avant l’été et encore cet avant aujourd’hui, de cette heure même la nuit déjà les flancs se gercèrent non aux collines où le nom se porte plutôt ceux du corps, je recommence.

*M’appartint alors d’en ravir chaque percée toujours d’un mouvement sur les autres eux ne connaissent que le visage de l’affleurement toute apparence du goûté eux ne coulissent pas vers l’arrière aucune région sombre ou oblique ne leur remonte jamais comme à l’endroit fortuné presque heureux de mes terres*

Que te dire encore mon aimé, que je n’eus l’usage te rejoignant que du sensible *son secret puis ses angles* je n’y coulai pas seulement au fond tout en diagonale, quand l’atmosphère bien celle que l’on ne croit qu’inhaler et que l’on tâte pourtant aussi que l’on savoure *autant que moi ta chevelure* quand, elle est complète *je t’en donne témoignage* ne souffris là que de plus en plus ces chemins de traverse et de profondeur me tombèrent, *ainsi d’aucuns gagent souvent le ciel tombera* à présent je repasse, par ce que j’y éprouvai ô si bas ô si pentu. Et depuis ce temps il me semble la paume et la lèvre broient ce qu’elles y furent ces frôlements qui n’entrèrent jamais en attache avec la matière *ne surent pas le dedans ni les branches* maintenant, je ne cours qu’après eux à l’effet de les rompre encore et qu’il n’en survive *que l’étrangeté* face à cet immense que les sens recèlent désormais *quoique pour moi seule* sous leurs rides.

*N’est que de s’imaginer en miroir là j’apercevrais que la langue et dessous les mains qu’elles vont sans plus tenir de leur genèse seulement de la tête aux membres ceux d’en haut*

*seulement ce soulagement pour me conduire vers le bout ou les rames  
aussi descendre en voûte contre l'intime cher toi qui  
m'adressas autre chose que la pure surface des objets quelque axe droit  
et solitaire jurant m'émouvoir si cher*

*je ne fis que les scier sans relâche ces stries sur le foyer chaque rang  
annexe desquels s'élève presque le violent désir  
d'une peau neuve d'elle tout sort en effet ce jour  
et le con-tact plongé sous l'orage et le fumet débordant du monde mais je  
ne saurais  
te rendre la teneur de ce qui gravit par-delà ni de ce dont j'héritai d'un  
coup  
des foules chutèrent comme on dirait des arbres et il en fut fini de  
l'avant-toi sans bouche nulle main là-bas agrippant le cœur plutôt  
l'étoffe du goûté qui m'échut  
autant ses richesses de gauche ou de droite ou de face ou de  
et les poignets liés cette fois par ces touffes à réduire enfin ce solide qui  
restitua le touché en étoiles en ô cher amour  
la suite ici tient sur peu de lignes juste de quoi poursuivre encore ces  
régions râpeuses et  
cette amertume et tout ce sucre sous le palais pour te serrer davantage au  
corps*

Juste aussi quelque phrase faisant figure de muraille elle que  
je referme *et les graviers qui raclent* avant que demain de l'autre  
côté, avant qu'il n'arrive mais rien de ce matin ne s'éteindra  
de même que ce virage dans ce qui nous est déjà passé-d'il-y-  
a-quatre-ans, de même qu'il m'habite avec une ardeur  
similaire *au mieux identique par sa couleur* toute ma chair  
sensible gardera à son tour cette terre nouvelle, en cela *la  
poitrine étouffée contre les hanches* cette intensité presque effrayante  
qu'elle y connue *à la gorge aux doigts qui ne se veulent qu'en  
toucher*, je ne souhaite maintenant plus répondre que de la  
place incalculable toujours à toi, l'aimé fou, d'un seul geste.

### ■ Notice bio-bibliographique

Noémie Parant, née en 1981 à Aix-en-Provence, est docteur en philosophie. Ses recherches, situées à la charnière entre la phénoménologie et la littérature, ont donné lieu à la publication d'un ouvrage en collaboration avec Natalie Depraz : *L'écriture et la lecture : des phénomènes miroir ? L'exemple de Sartre* (PURH, octobre 2011) et à la parution d'un essai : *Les Mots et les mains* (Corlevour, 2013). Elle se consacre actuellement à l'écriture d'un texte épistolaire (*45 lettres à D.*).

### SITES A CONSULTER :

#### TERRE À CIEL

■ <http://terreaciel.free.fr/arbre/nparent.htm>

#### LITTÉRATURE DE PARTOUT

■ <http://litteraturedepartout.hautetfort.com/archive/2012/02/06/noemie-parant-45-lettres-a-d-extrait.html>

# EGGPLANTS

© CHARLES DEMUTH



Charles Demuth – Eggplants, 1927

## WATERCOLORIST

**THE DEMUTH MUSEUM**

• Charles Demuth

<http://www.demuth.org/>



*Charles Demuth – Eggplant and Tomatoes, 1926*



*Charles Demuth – Eggplant and Pears, 1925*

**FELIX VALLOTON**

ARTISTE PEINTRE  
& SCULPTEUR  
(1865 - 1925)



© FEMME AVEC UN CHAPEAU NOIR, 1908

Huile sur carton - 81,3 x 65 cm

© Musée de l'Ermitage - St Peterbourg



© Photo : Nathalie Riera, un lavoir dans le village de Saorge, 2009

# AU PAS DU LAVOIR

---

## POÉSIE

**Mario Meléndez**  
[TEXTES INÉDITS]

**Fabrice Farre**  
[TEXTES INÉDITS]

**Anne-Emmanuelle Fournier**  
[LA PART D'ERRANCE]

# Mario Meléndez

(textes inédits)

---



## **ARTE POÉTICA**

*Una vaca pasta en nuestra memoria  
la sangre escapa de las ubres  
el paisaje es muerto de un disparo  
La vaca insiste con su rutina  
su cola espanta el aburrimiento  
el paisaje resucita en cámara lenta  
La vaca abandona el paisaje  
continuamos escuchando los mugidos  
nuestra memoria pasta ahora  
en esa inmensa soledad  
El paisaje deja nuestra memoria  
las palabras cambian de nombre  
nos quedamos llorando  
sobre la página en blanco  
La vaca pasta ahora en el vacío  
las palabras están montadas sobre ella  
el lenguaje se burla de nosotros*

---

## **ART POÉTIQUE**

Une vache paît dans notre mémoire  
le sang s'échappe des pies  
le paysage est mort d'un coup de feu  
La vache persiste dans sa routine  
sa queue effraie l'ennui  
Le paysage ressuscite au ralenti  
La vache abandonne le paysage  
on continue à entendre les mugissements  
notre mémoire paît maintenant  
dans cette immense solitude  
Le paysage s'en va de notre mémoire  
les mots changent de nom  
on reste là à pleurer  
sur la page blanche  
La vache paît maintenant dans le vide  
les mots sont à cheval sur elle  
le langage se moque de nous

## **RECUERDOS DEL FUTURO**

*Mi hermana me despertó muy temprano  
esa mañana y me dijo  
"Levántate, tienes que venir a ver esto  
el mar se ha llenado de estrellas"  
Maravillado por aquella revelación  
me vestí apresuradamente y pensé  
"Si el mar se ha llenado de estrellas  
yo debo tomar el primer avión  
y recoger todos los peces del cielo"*

---

## **SOUVENIRS DU FUTUR**

Ma soeur m'a réveillé très tôt  
Ce matin-là et elle m'a dit  
« Lève-toi, tu dois venir voir ça  
la mer s'est remplie d'étoiles »  
« Emerveillé par cette révélation  
Je me suis habillé précipitamment et j'ai pensé  
« Si la mer s'est remplie d'étoiles  
alors moi je dois prendre le premier avion  
et ramasser tous les poissons du ciel »

## **PRECAUCIONES DE ÚLTIMA HORA**

*Debo cuidarme de los gusanos  
cuando me entierren  
lo más seguro  
es que hablen mal de mí  
que escupan sobre mis poemas  
y orinen las flores frescas  
que adornarán mi tumba  
llegado sea el caso  
que hasta devoren mis huesos  
me arranquen los intestinos  
o en el colmo de la injusticia  
se roben mi diente de oro  
y todo esto porque en vida  
jamás escribí sobre ellos*

---

## **PRÉCAUTION DE LA DERNIÈRE HEURE**

Je dois faire attention aux asticots  
Lorsqu' ils m'enterreront  
le plus sûr  
c'est qu'ils parleront mal de moi  
qu'ils cracheront sur mes poèmes  
et qu'ils pisseront sur les fleurs fraîches  
qui décoreront ma tombe  
il se pourrait même  
qu'ils aillent jusqu'à dévorer mes os  
qu'ils m'arrachent les intestins  
et au comble de l'injustice  
qu'ils volent ma dent en or  
et tout ça parce que dans la vie  
je n'ai jamais écrit sur eux

## **SINFONÍA NEGRA**

*Eva colgaba sus muertos de la ventana  
para que el aire lamiera los rostros  
preñados de cicatrices  
Ella miraba esos rostros y sonreía  
mientras el viento empujaba sus senos  
hacia la noche agusanada  
Una orgía de aromas sacudía el silencio  
donde ella se deseaba a sí misma  
y entre suspiros y adioses  
un grillo ciego desmalezaba  
sus antiguos violines  
Nadie se acercaba a Eva  
cuando daba de mamar a sus muertos  
la cólera y el frío  
se disputaban su adolescencia  
el orgasmo daba paso al horror  
el deseo a la sangre  
y pequeñas criaturas violentas  
despegaban de su vientre  
poblando los amaneceres  
de luto y de pesadillas  
Luego  
cuando todo quedaba en calma  
y las sombras por fin  
regresaban a su origen  
Eva guardaba sus muertos  
besándolos en la boca  
y dormía desnuda sobre ellos  
hasta la próxima luna llena*

---

## **SYMPHONIE NOIRE**

*Ève accrochait ses morts à la fenêtre  
pour que l'air lèche les visages  
empreints de cicatrices  
Elle regardait ces visages et souriait  
pendant que le vent poussait ses seins  
vers la nuit pleine d'asticots  
Une orgie d'arômes secouait le silence  
où elle se désirait elle-même  
et entre désirs et adieux  
un grillon aveugle quittait les mauvaises herbes  
de ses vieux violons  
Personne ne s'approchait à Ève  
lorsqu'elle donnait le sein à ses morts  
la colère et le froid  
se disputaient son adolescence  
l'orgasme cédait le pas à l'horreur  
le désir au sang  
et de petites créatures violentes  
s'envolaient de son ventre*

peuplant les aurores  
de deuil et de cauchemars  
Ensuite  
quand tout redevenait calme  
et les ombres enfin  
retournaient à leur origine  
Ève rangeait ses morts  
en les embrassant sur la bouche  
et dormait toute nue sur eux  
jusqu'à la prochaine pleine lune

### **LA ÚLTIMA CENA**

*Y el gusano mordió mi cuerpo  
y dando gracias  
lo repartió entre los suyos diciendo  
"Hermanos  
éste es el cuerpo de un poeta  
tomad y comed todos de él  
pero hacedlo con respeto  
cuidad de no dañar sus cabellos  
o sus ojos o sus labios  
los guardaremos como reliquia  
y cobraremos entrada por verlos"  
Mientras esto ocurría  
algunos arreglaban las flores  
otros medían la hondura de la fosa  
y los más osados insultaban a los deudos  
o simplemente dormían a la sombra de un espino  
Pero una vez acabado el banquete  
el mismo gusano tomó mi sangre  
y dando gracias también  
la repartió entre los suyos diciendo  
"Hermanos  
ésta es la sangre de un poeta  
sangre que será entregada a vosotros  
para el regocijo de vuestras almas  
bebamos todos hasta caer borrachos  
y recuerden  
el último en quedar de pie  
reunirá los restos del difunto"  
Y el último en quedar de pie  
no solamente reunió los restos del difunto  
los ojos, los labios, los cabellos  
y una parte apreciable del estómago  
y los muslos que no fueron devorados  
junto con las ropas  
y uno que otro objeto de valor  
sino que además escribió con sangre  
con la misma sangre derramada  
escribió sobre la lápida  
"Aquí yace Mario Meléndez*

*un poeta  
las palabras no vinieron a despedirlo  
desde ahora los gusanos hablaremos por él"*

---

## **LA DERNIÈRE CÈNE**

Le vers mordit mon corps  
et en remerciant  
il le partagea entre les siens en disant :  
« Mes frères  
ceci est le corps d'un poète  
prenez et mangez tous de lui  
mais faites-le avec respect  
prenez soin de ne pas abîmer ses cheveux  
ou ses yeux ou ses lèvres  
nous les garderons comme reliques  
et ferons payer l'entrée pour les voir »  
Pendant que cela se passait  
quelques uns arrangeaient les fleurs  
d'autres mesuraient la profondeur de la fosse  
et les plus intrépides insultaient les ancêtres  
ou simplement dormaient à l'ombre d'un conifère  
Mais une fois que fût terminé le banquet  
le même vers prit mon sang  
et en remerciant de nouveau  
il le repartit entre les siens  
« Mes frères  
ceci est le sang d'un poète  
sang qui vous sera remis  
pour l'allégresse de vos âmes  
buvons tous jusqu'à être complètement saouls  
et souvenez-vous bien  
que le dernier qui reste debout  
regroupera les restes du défunt »  
Et le dernier qui resta debout  
non seulement regroupa les restes du défunt  
les yeux, les lèvres les cheveux  
et une bonne partie de l'estomac  
et les cuisses qui ne furent pas dévorées  
avec les vêtements  
et quelques objets de valeurs  
sinon qu'en plus il écrivit avec du sang  
avec le sang même qui avaient été versé  
il écrivit sur la pierre tombale  
« Ci-gît Mario Meléndez  
un poète  
les mots ne vinrent pas lui dire adieu  
a partir de ce jour nous les vers nous parlerons pour lui»

## **CÁMARA LENTA**

*El señor del chaleco triste  
ya no da de comer a las palomas  
los domingos por la tarde  
Ahora ha encontrado una viuda joven  
con la que espera pasar sus últimos días  
tendidos en el lecho y comiendo manzanas  
Los domingos por la tarde  
vuelve a aquella plaza  
del brazo de su amada  
y se sienta en el mismo banco  
a contar la misma historia  
que antes repitiera a las palomas  
La mujer escucha embelesada  
cada palabra que asoma por la boca de su héroe  
El paisaje se cruza de brazos  
el viento cabecea y bosteza entre los árboles  
la tarde sale a estirar las piernas  
las palomas lo miran con nostalgia*

---

## **AU RALENTI**

Le Monsieur au gilet triste  
ne donne plus à manger aux pigeons  
les dimanches après-midi  
Maintenant il a rencontré une jeune veuve  
avec laquelle il espère passer ses derniers jours  
étendus sur le lit à manger des pommes  
Les dimanches après-midi  
il retourne sur cette place  
au bras de son amoureuse  
et il s'assoit sur le même banc  
et raconte la même histoire  
qu'avant il racontait aux pigeons  
La femme écoute ravie  
chaque mot qui sort de la bouche de son héros  
Le paysage se croise les bras  
le vent annonce et baille entre les arbres  
le soir sort pour se dégourdir les jambes  
les pigeons le regarde avec nostalgie

---

© Textes inédits, 2013

**Traduction Française Estelle Martineau**

# Fabrice Farre

(textes inédits)

---



## Fabrique

Tu me parles :

c'est le bruit

de tes talons sur

le carrelage. A chaque

rainure du sol que je

fixe par le carré de l'habitude

je dialogue avec

la nervure du dessin

issu d'une usine lointaine,

respire avec le fabriquant

haletant et reste de faïence jusqu'à

ce que cède le carreau cuit

quand tu claques la porte et

que je te suis des yeux.

## Deux heures

La nuit au goutte à goutte

(il ne pleut ici que des étoiles)

le cœur du métronome

et une joie qui vient ronronner.

Dans mes mots j'avais choisi un jour

*je t'aime* et tout autre vocabulaire

félin fuyant maintenant jusqu'au fond

de la ville sous les petites lumières.

Ce soir, je suis là-bas

un instant, dans les mouvements

les voix et les rires des gens. Il est tard.

De ma terrasse sur les toits de zinc

je ne sais quelle heure choisir.

## **Facile**

Il serait tellement facile  
de te retrouver dans ce lieu  
qui ne tient qu'au hasard.  
C'est sans doute l'endroit  
que j'imagine mais qui  
n'existe guère. Pour le nommer  
il me faudrait connaître  
la géographie soudaine qui revient  
à celui qui sait s'orienter sans jamais douter.  
Ainsi, l'idée de te revoir attise  
le désir d'une appartenance, le feu  
d'un fantasme à la mesure de ma désorientation,  
la cendre d'une banale rencontre à la mesure  
de qui n'écrit pas s'il sait où aller quand il veut.

## **Taylorisme**

La chanson de mon usine  
raconte que le ciel  
n'existe que le samedi ou le dimanche  
elle dit aussi  
que les campagnes sont bonnes  
à prendre pour y rêver  
dans la mécanique horlogère de l'oubli  
qui fait l'automate

## Vivre

La terre s'étire quand passe le percheron  
dans les sillons le monde ensemble se sépare  
les hommes d'ici sont d'un exil à venir  
Moi je me désespère de ne voir germer qu'un faisceau  
de lignes noires et des bleus de travail, orphelin de terre

---

© Textes inédits, 2013

Site de l'auteur [Poésie contemporaine... Peut-être /  
http://biendesmotsencore.blogspot.fr/](http://biendesmotsencore.blogspot.fr/)

# Anne-Emmanuelle Fournier

## (La part d'errance)

---



### Extrait n°1

Mettre nos pas dans les pas de l'errance  
et désenfourer en nous  
cette mémoire millénaire  
de pérégrinations  
confier nos corps à ce cheval mythique  
qui dans des temps très anciens a marché sous la steppe  
là où germinent les esprits  
qui est allé cueillir les âmes  
malades                    transies  
le long de l'arbre des chamanes

donner les rênes longues à la vie  
juste traverser l'espace  
et s'asseoir dans les bris du feu  
sur le seuil où se joignent  
le végétal le minéral

Aimer encore le crépuscule  
entrecoupé d'oiseaux.

### Extrait n°2

Août vient toujours plus tard  
reste                    toujours à venir  
une promesse de lumière  
jamais neuve  
mais patinée déjà, alourdie  
lumière limoneuse  
qui charrie la pâte obsédante des jours  
ombres à peine projetées  
sur la pierre vibrante des façades  
tressaillement immobile  
des feuillages aux doigts friables  
eau fauve  
exsangue  
sifflement du vent dans les os  
sous la terre dépolie des visages  
tout au fond lancinant de la canicule  
quelque chose qui ne meurt pas

### Extrait n°3

Femmes aux visages troglodytes  
adossées au bois des baraquements  
dans la fièvre des mouches  
le soleil s'émiette sans remous  
dans les plis d'ombre de vos jupes  
dans la terre vibrante de vos pieds

Au-dessus de vos têtes  
une pendule arrêtée  
devant vous le jour s'étend à l'infini  
comme une marée ocre et sèche  
femmes à la peau minérale  
en vous le fil n'est pas rompu  
vos mains mornes de guérisseuses  
se posent sur ceux d'entre nous  
qui ne parviennent plus  
à s'accorder

### Extrait n°4

Heureux ceux que les questions ne dévorent pas  
hommes solaires  
qui tenez la terre dans vos mains taciturnes  
plus inquiets des affaires que de la mort  
hommes au rire fruste et à la joie abrupte  
que rien ne peut écarteler

L'heure venue vous vous coucherez dans la poussière  
comme dans un ventre maternel.

### Extrait n°5

Ce qui est vrai  
c'est la mâchoire d'ombre des chevaux  
le broiement           basse continue  
de la sueur et des muscles  
dans le soir qui respire  
à peine  
et cette nuit immense et douce  
dans l'œil si lourd de l'animal  
Tout le reste  
n'est que vent friable de mots  
sans corps.

## Extrait n°6

Ici  
à l'aplomb du soleil  
les heures ne fuient plus  
mais transpirent immobiles.

Elle regarde sa main crevassée  
où l'eau s'est tarie  
celle qui ne vieillit plus depuis longtemps  
elle regarde les insectes venus manger à ses pieds  
s'affairer dans le sable  
et elle sait que tant qu'elle reste ici  
sans bouger  
à l'exacte verticale de la lumière  
elle est à l'abri  
de la blessure du temps.

---

© Anne-Emmanuelle Fournier, 2013

### **NOTICE BIO&BIBLIOGRAPHIQUE**

Anthropologue de formation, Anne-Emmanuelle Fournier travaille actuellement comme traductrice et interprète, en particulier dans le domaine des sciences humaines et de l'art. Tombée en poésie grâce à Georg Trakl, puis marquée notamment par Georges Schéhadé, Philippe Jaccottet, Philippe Delaveau, elle est particulièrement sensible à l'injonction "d'être à l'écoute de la mélodie des choses" telle qu'elle s'incarne par exemple dans l'épure des haïkus. A travers son écriture, elle cherche à marier cette forme de recueillement devant le monde à une dimension onirique irriguée de la mémoire des mythes. Elle a publié en 2011 un premier recueil, *Les saisons dévorantes*, et participe depuis à diverses revues.



DEN VERKIESELTEN SPRUCH in der Faust,  
vergißt du, daß du vergißt,

am Handgelenk schießen  
blinkend die Satzzeichen an,

durch die zum Kamm  
gespaltene Erde  
kommen die Pausen geritten,

dort, bei  
der Opferstaude,  
wo das Gedächtnis entbrennt,  
greift euch der Eine  
Hauch auf.

**Atemwende**

PAUL CELAN

# DANTE ALIGHIERI

© Poésie Poesia



© SOURCE PHOTO | INTERNET | **Gustave Doré**, *Rosa Celeste*  
(Dante and Beatrice gaze upon the highest Heaven, The Empyrean)

EXTRAIT

## La Comédie

Poème sacré (Enfer. Purgatoire. Paradis)

Chant XVII

Enfer/Inferno

...

Traduction de l'italien de Jean-Charles Vegliante  
(édition bilingue)



■ **Sur le site Gallimard**

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Poesie-Gallimard/La-Comedie>

## Dante Alighieri, *La comédie*

Editions Gallimard, 2012

Collection Poésie/Gallimard (n° 480)

### (CHANT XVII)

\*\*

« Voici la bête fauve à la queue pointue,  
qui passe les monts, rompt murailles et armes ;  
voici celle qui empeste le monde ! »  
Ainsi se mit mon guide à me parler ;  
et il lui fit signe de venir au bord,  
où s'interrompaient les chaussées empierrées.  
Et cette sordide image de la fraude  
s'en vint et accosta la tête et le buste,  
mais sans tirer sur la rive sa queue.  
Elle avait face humaine, et d'homme juste,  
tant sa peau affichait un aspect bénin,  
et d'un serpent pour tout le reste du corps,  
avec deux pattes velues jusqu'aux aisselles ;  
le dos et la poitrine, et les flancs ensemble,  
se voyaient peints de nœuds et de rouelles.  
Plus de couleurs, de fonds et de motifs,  
n'eurent jamais les draps tartares ou turcs,  
ni Arachné n'ourdit de pareilles toiles.  
Ainsi qu'on voit parfois échouées les barges,  
en partie dans l'eau et en partie sur terre,  
et comme là, chez les safres Tudesques,  
le bièvre se poste à faire sa guerre,  
ainsi la pire des bêtes se tenait  
sur le bord de pierre qui ceint les sablons.  
Sa queue de tout son long fouettait dans le vide,  
tordant vers le haut la venimeuse fourche  
dont en scorpion sa pointe était armée...

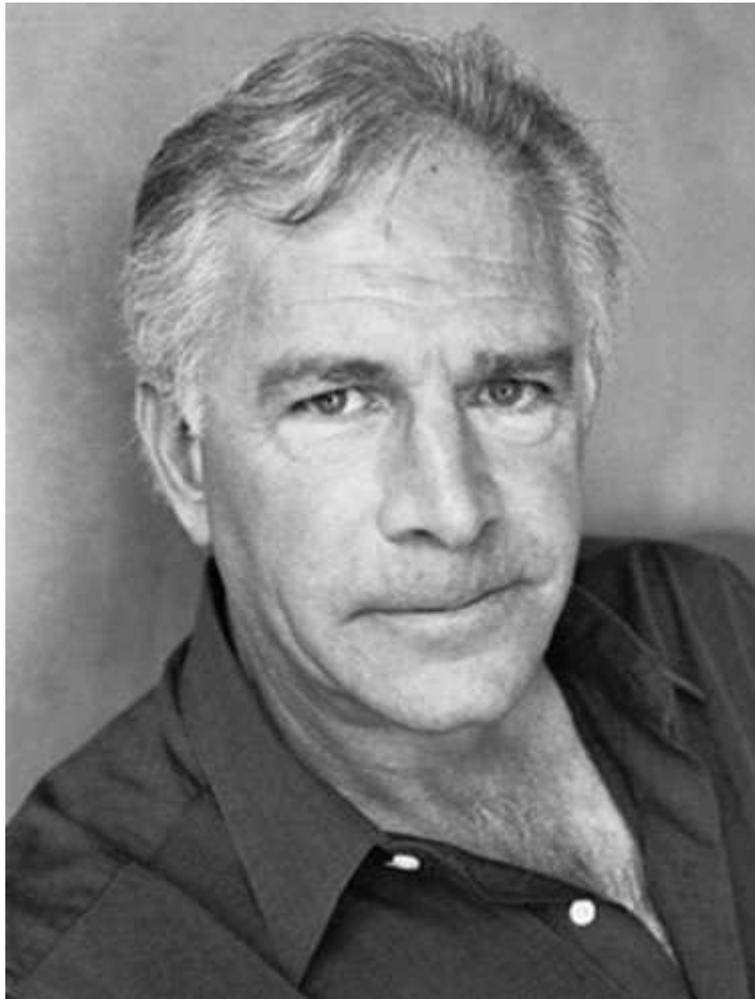
----- (p. 194/197)

(CANTO XVII)

\*\*

*“Ecco la fier con la coda aguzza  
che passa i monti e rompe i muri e l’armi !  
Ecco colei che tutto ‘l mondo appuzza ! »  
Si cominciò lo moi duca a parlarmi ;  
e accennolle che venisse a proda,  
vicino al fin d’i passeggiati marmi.  
E quella sozza imagine di froda  
sen vene, e arrivò la testa e’l busto,  
ma’n su la riva non trasse la coda.  
La faccia sua era faccia d’uom giusto,  
tanto begnina avea di fuor la pelle,  
e d’un serpente tutto l’altro fusto ;  
due branche avea pilose insin l’ascelle ;  
lo dosso e’l petto e ambedue le coste  
dipiniti avea di nodi e di rotelle.  
Con più color, sommesse e sovrapposte  
non fer mai drappi Tartari né Turchi,  
né fuor tai tele per Aragne imposte.  
Come talvolta stanno a riva i burchi,  
che parte sono in acqua e parte in terra,  
e come là tra li Tedeschi lurchi  
lo bivero s’assetta a far sua guerra,  
così la fiera pessima si stava  
su l’orlo ch’è di pietra e’l sabbion serra.  
Nel vano tutta sua coda guizzava,  
Torcendo in sù la venenosa forca  
ch’a guisa di scorpion la punta armava...*

----- (p. 194/197)



■ Michaël Palmer © Photo : [sur le site Poetry Center](#)

**Michaël PALMER**  
poète américain  
(Né en 1943)

■ LIEN : [http://www.jose-corti.fr/titresetrangers/Premiere\\_figure\\_palmer.html](http://www.jose-corti.fr/titresetrangers/Premiere_figure_palmer.html)

SITE JOSÉ CORTI

■ THE POETRY FOUNDATION

■ <http://www.poetryfoundation.org/bio/michael-palmer>

■ MODERN AMERICA POETRY  
Online Poems by Michael Palmer

■ [http://www.english.illinois.edu/maps/poets/m\\_r/palmer/online.htm](http://www.english.illinois.edu/maps/poets/m_r/palmer/online.htm)

■ LES CARNETS D'EUCCHARIS  
Extrait

■ <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/michael-palmer/>

# Chanson fractale

*Pour C.G.*

Je ne sais pas où je serai en juillet  
dit Sam ou Sam dit

Le son si mesuré n'a aucune limite,  
n'est pas triangle ou carré

Nous passons à travers en faux vol, soulagé  
d'être là, d'être en train d'entendre

une fois encore au moins  
le cliquetis de la tasse au Clarion

Les nuages ne sont pas des sphères nous le savons  
maintenant, et les montagnes des cônes.

----- (p.76)

-----  
**MICHAËL PALMER | Première figure**

Traduit de l'anglais par **Éric Suchère & Virginie Poitrasson**  
Editions Corti, 2011



*et ligne après ligne/and line after line*

# Du côté de chez...

Paul Celan



© INTERNET | P. Celan

« Renverse du souffle »

Editions du Seuil, 2003 (Edition bilingue)  
Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre  
© 1967

Extrait

**[Renverse du souffle]**

[IV]

**LA SENTENCE CAILLOU dans le poing,  
tu oublies que tu oublies,**

**à ton poignet déferlent  
en clignotant les cristaux de ponctuation,**

**par la terre fendue  
en crête  
s'en viennent à cheval les pauses,**

**là-bas, près  
du buisson de sacrifice,  
là où la mémoire s'enflamme,  
le souffle, unique, vous  
saisit.**

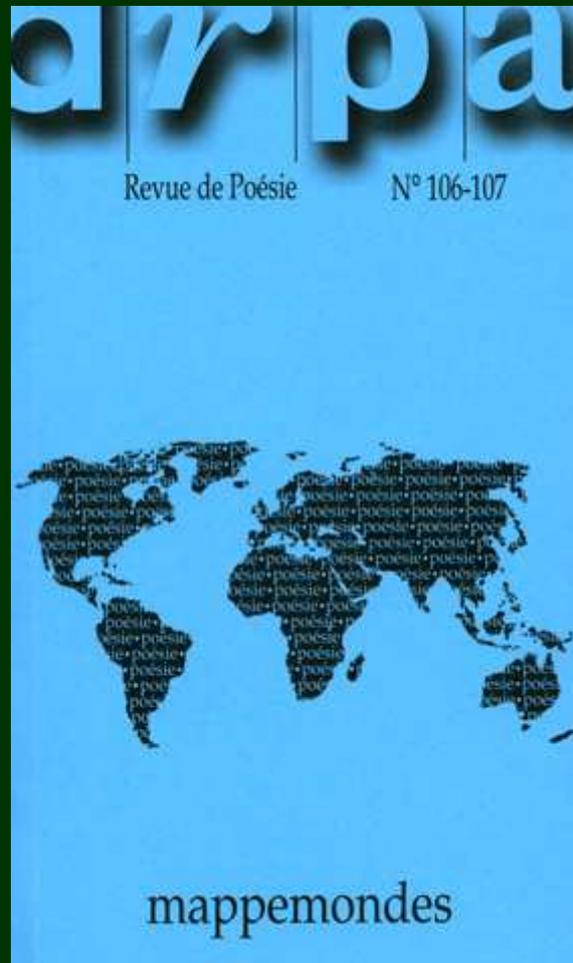
Paul Celan .....



***Atemwende  
(1967)***

*Les œuvres de Paul Celan publiées au Seuil sont éditées par Bertrand Badiou  
– Traduit de l'allemand et annoté par Jean-Pierre LEFEBVRE*

# REVUE(S)



## REVUE DE POÉSIE n° 106-107

REVUE ARPA  
148, rue Docteur-Hospital  
63100 CLERMONT-FERRAND

**MAPPEMONDES**  
**COUVERTURE : FRANÇOIS GRAVELINE • CHRISTIAN MONCELET**

**REVUE Arpa**

■ <http://www.arpa-poesie.fr/index.html>

# Recours au Poème

**SILVIA HÄRRI**  
**Lieudits [1]**



Il y aura, c'est sûr, un pêcheur à réparer ses filets.

Dans l'espace que circonscrit sa nasse  
entre les nœuds du cordage  
comme une brèche  
dans le granit des jours

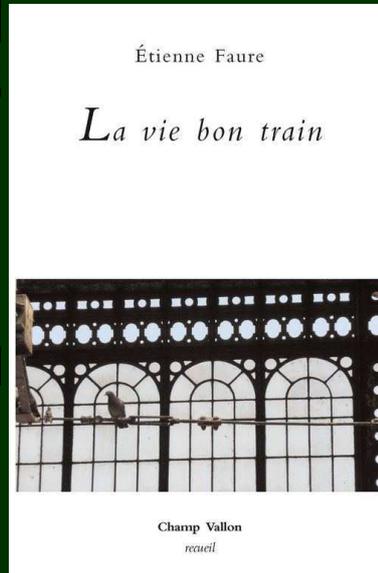
creusée à la force des ongles  
du sang qui pulse, un mirage  
où penser n'est plus

-vivre simplement vivre

(en mourir d'être là)

# 2013 PARUTIONS

Étienne Faure



## La vie bon train

(proses de gare)

Champ Vallon, 2013

La hiérarchie des bagages est signée en pleine peau d'une marque ostensible ou en tissu écossais doublé de caoutchouc, en plastique dur – *aspect métal* – ou en imitation du cuir bleu ciel usé aux angles. Du ski. D'autres viatiques en polyester ou carton font l'affaire, et aussi en bois pour ranger l'instrument. Derrière ces matériaux nobles ou imités, les balluchons ont encore droit de cité sur de petits trajets, rappelant les voyages plus lointains noués aux quatre coins du globe. A dos d'homme elles circulent, ces besaces qui se ressemblent, d'où le tissu provienne : la technique des tissages est souvent la même à des milliers de kilomètres de distance, à des centaines de jours à pied, des heures à vol d'oiseau ou par bateau – des siècles de décalage à dos de femme. Bouclée d'un ceinturon de père de famille, une valise avachie resurgit parfois, suivi de près par le magique sac en plastique, bagage léger, imperméable et adapté aux formes les plus folles. (Et puis d'autres, à jamais, ont bourré leurs poches et leurs revers de vestes en inconditionnels du tout portatif.)

----- (p.19)

ETIENNE FAURE/**Editions Champ Vallon**

<http://www.champ-vallon.com/Pages/Pagesrecueil/Faure3d.html>

j'ai l'amour  
mathilde  
roux

Mathilde ROUX

publie.net

j'ai l'amour

Publie. Net, 2013

MATHILDE ROUX/**Editions Publie.net**

<http://www.publie.net/fr/ebook/9782814507364/j-ai-l-amour>



[Portrait]

# René Seyssaud

UN PROVENÇAL INCLASSABLE



René Seyssaud en 1950  
(Photo droits réservés)

Les Carnets d'Eucharis

L' ESPRIT GREC ANIME LES PEINTURES  
DE RENE SEYSSAUD

Par Claude Darras



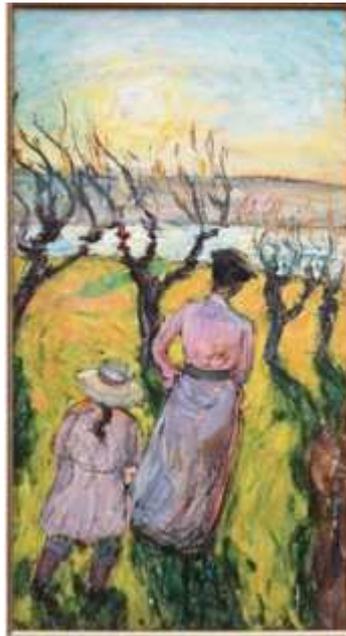


« Coquelicots et blés à Villes-sur-Auzon », 1913  
huile sur toile, 34 x 44,5 cm  
(collection particulière)

En considérant l'œuvre peint et dessiné de René Seyssaud (Marseille, 1867-Saint-Chamas, 1952) dont le musée Auguste Chabaud de Graveson (Bouches-du-Rhône) présente, en 2012, une attrayante exposition à l'occasion du 20<sup>e</sup> anniversaire de sa création, il conviendrait de ne plus l'enfermer dans la « cage aux fauves » du Salon d'automne de 1905, n'en déplaise à Henri Matisse qui tenait l'élève de Pierre Grivolos (1823-1906), à l'école des beaux-arts d'Avignon, pour le précurseur du fauvisme. Tout au plus un certain rapprochement le situerait à proximité de Paul Guigou, dans la construction de l'espace-lumière que fondent les structures de la nature provençale, et non loin d'Auguste Chabaud (1882-1955), dans le trait vigoureux du crayon gras qui cerne les figures de ses modèles pour mieux en définir les caractères intimes. Ce que murmure la Provence telle qu'il l'interprète, au plus profond de ses paysages comme de ses portraits, à peine dissimulés par les masques d'une « italianité » récente, c'est cet esprit grec plutôt que latin, ce secret d'une vie harmonieuse, d'une adhésion viscérale à la vie, au ciel, à la nature, aux bêtes et aux gens de son « pays ». Il était inévitable qu'il marquât une rupture dans le mouvement pictural de son époque.



« La fille du peintre » (Yvonne Seyssaud), 1905  
huile sur toile, 46 x 38 cm  
(collection particulière, photo Maurice Rovellotti)



« Mère et fille », 1907,  
huile sur carton, 62 x 33 cm  
(collection particulière)

### Une vision expressionniste

La virtuosité qu'il a acquise en dessinant, ainsi que l'exactitude du coup d'œil et la rapidité du trait, lui ont donné la faculté de saisir l'essentiel d'un tempérament, d'une attitude, d'un paysage, et de les restituer avec une extrême économie de moyens. Sa manière, son souci de traduire la solidité des formes par touches larges et épaisses, le recours fréquent aux tons purs et la faculté de transposer ces couleurs l'éloigne, à coup sûr, de l'art de Monet et le rapproche davantage de celui de Van Gogh avec qui il partage une vision expressionniste des choses et des gens, vision très opposée du reste à la facture des impressionnistes. Ainsi, quand il expose avec Pierre Bonnard, en 1897, à la galerie Le Barc de Bouteville, puis chez Ambroise Vollard, à Paris, les plus lucides des observateurs l'associent aux artistes nabis, comme ce même Bonnard, Maurice Denis, Paul Serusier et Édouard Vuillard. Mais tous n'apprécient pas ses déformations stylistiques qui violent, selon eux, les canons de l'académisme d'alors et les lois de l'impressionnisme. Dix ans plus tard, en 1906, il reste tout aussi dérangeant à l'Exposition coloniale de Marseille où l'invitent le félibre Frédéric Mistral et Philippe Auquier, conservateur du musée des beaux-arts de Marseille.

« *Mon grand-père se distinguait par une véritable originalité, argumente Pierre Silvestre dans la maison-atelier du Guébi, à Saint-Chamas, mais on ne s'en est pas aperçu. On s'en est rendu compte quand il était jeune, et puis après, on l'a oublié.* »

Lorsque cet agronome retraité me reçoit, en 2002, les murs-cimaises de l'habitation, toute simple, résument l'alphabet d'un peintre inclassable : l'âpreté des paysages de la Touloubre, la tourmente lyrique des marines, la sensualité des natures mortes, la rudesse des paysans aux champs, l'intériorité inquiète des portraits de familiers, le cerne violemment appuyé de l'œuvre dessiné et la densité sculpturale des nus. « *En art, allègue ce fin lettré qui apprécie Honoré de Balzac, Georges Courteline et Félix Fénéon, ce que l'on prend à un autre n'est pas une acquisition, mais une perte* » : lui n'a jamais emprunté à quiconque.



René Seyssaud dans son atelier de Saint-Chamas  
en 1947-1948  
(Photo droits réservés)

### Une amitié fervente et durable

À la faveur de l'exposition du cinquantenaire de sa mort, en octobre et novembre 2002, au musée Paul Lafran de Saint-Chamas, Claude-Jeanne Sury-Bonici recense 2000 numéros de la peinture seyssaudienne. « *Je pense qu'il en a détruit plus de 4000*, plaide Pierre Silvestre, *sachant qu'il en a détruit beaucoup.* » C'est d'ailleurs au retour de Primel-Plougasnou (Finistère), sur la Côte bretonne, au printemps de 1910, qu'il jette au rebut quatre cents toiles d'un coup !

*« Il était un peu sauvage, un peu misanthrope, reconnaît son petit-fils. Mais il aimait bavarder avec ses amis dont l'instituteur Vincent Monte, le peintre saint-chamassen Maurice Berle, Antoine Serra et, bien sûr, Auguste Chabaud. »*

Outre une quarantaine de peintures et un ensemble de dessins, l'exposition 2012 de Graveson présente des extraits de la correspondance échangée entre Seyssaud et Chabaud. Ils se lient très tôt sous le parrainage de leur professeur Pierre Grivolos et ils peignent parfois côte à côte. Pendant plusieurs années, ils entretiennent un amical et fécond dialogue lors de fréquentes rencontres dans leurs résidences respectives, à Saint-Chamas, Graveson et Villesur-Auzon (cité vaclusienne et natale de Madame Seyssaud née Louise Philibert). Auguste Chabaud trouve chez son aîné de quinze ans la même indépendance d'esprit. Peu à peu, les moments de travail en commun et la conversation compréhensive et élevée forment une amitié fervente qui ne prendra fin qu'à la mort de l'ermite de Saint-Chamas, le mercredi 24 septembre 1952.

## ■ **Biographie**

### **Son père était avocat à Marseille...**

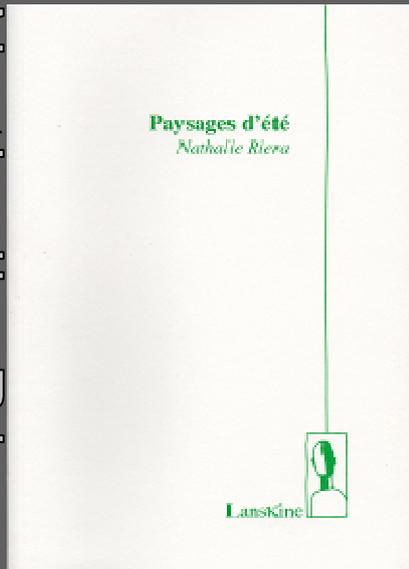
René Seyssaud naît à Marseille le dimanche 16 juin 1867. D'une famille vaclusienne, son père est avocat dans la cité phocéenne et sa mère, Joséphine Sarlat, est originaire de Sault, en Vaucluse. Soutenu par son père, il abandonne les études primaires à 13 ans pour entrer à l'école des beaux-arts de Marseille. L'année suivante, il expose ses toiles dans une vitrine de la rue Vacon, dans la cité phocéenne, que le peintre Adolphe Monticelli remarque : une de celles-ci est envoyée à Paris, au salon des Indépendants. Adolescent, il fréquente déjà des écrivains et des artistes. En 1885, son père meurt dans une épidémie de variole. Il quitte l'école de Marseille pour les beaux-arts d'Avignon où il vit chez son grand-père. Atteint de tuberculose, il va habiter dès 1890 à Villes-sur-Auzon. Cette année-là, ses amis les peintres Auguste Lauzet et Paul Guigou lui rendent hommage en publiant un album de lithographies qui forcent l'admiration de Théo et Vincent Van Gogh. En 1895, le Marseillais François Honnorat se propose de le soutenir. Ce mécénat s'interrompt en 1921 à la mort de ce courtier en huiles. Dès 1897 et pendant près de vingt ans, il expose ses œuvres chez les grands galeristes de la capitale, Le Barc de Bouteville, Ambroise Vollard, Joseph Bernheim, Paul Rosenberg et Georges Petit. Il entre au musée d'Art moderne de Paris en 1941. Veuf, le peintre se fixe à Saint-Rémy-de-Provence de 1940 à 1943. Ses toiles ont transité dans les plus grands musées du monde, Paris, Amsterdam, Barcelone, Berlin, Berne, Bruxelles, Gand, Genève, Moscou, New York, Oran, Sao Paulo, Stockholm, Tunis et Turin. Il meurt à Saint-Chamas le mercredi 24 septembre 1952 à l'âge de 85 ans.

■ **L'année 2012 marquait le soixantième anniversaire de la mort de René Seyssaud. Outre le musée de région Auguste Chabaud à Graveson (13690) qui lui a consacré une exposition monographique d'avril à juillet, la fondation Regards de Provence à Marseille lui a rendu hommage dans le Palais des arts de la place Carli, de juillet à novembre, à travers une exposition intitulée « L'ivresse de la couleur ». Toute l'année, le musée municipal Paul Lafran de Saint-Chamas (13250) présente des œuvres du peintre (musée ouvert les mardi, jeudi et vendredi, de 14 à 17 heures).**

# Une lecture de Richard Skryzak

## Paysages d'été

Nathalie Riera



Editions Lanskine

2013

Il y a finalement peu de vrais cris dans la littérature contemporaine. Celui que Nathalie Riera fait entendre avec *Paysages d'été* résonne haut et fort, entre chant d'amour et incantation du désir.

Ce roman en forme de flux saisit d'emblée le lecteur dans un vertige poétique dont il a peu de chance de sortir indemne. Véritable manifeste de la sensualité, il souligne l'engagement de l'auteur pour une littérature qui de nos jours fait figure de résistance. Pour cela, Nathalie Riera construit un idiolecte, basé sur une écriture fluide, multiple, kaléidoscopique, où s'imbriquent les niveaux de perceptions, de sensations et de narrations ; jaillissement du sens, fêtes des sens, jouissances. Il ne s'agit plus ici de raconter de façon calme et linéaire, mais de pénétrer par les mots la matière même des êtres. De saisir le tremblement des corps, l'électricité des affects, le fourmillement énergétique à l'œuvre à la fois dans les émotions et l'acte d'écrire. Quelque chose comme l'insoutenable instabilité des particules. On pense ici aux qualités de l'image électronique et à l'art vidéographique dont le fondateur Nam June Paik disait : « *Nous aimerions avoir trois vies. Une vie pour créer. Une vie pour vivre et aimer - c'est la même chose. Une vie pour étudier, chercher. Mais nous n'en avons qu'une. Alors nous alternons comme dans un montage vidéo.* » Il s'agit ainsi d'apprendre de l'écriture ce qu'est la vie et réciproquement.

A la musicalité du style, Nathalie Riera ajoute la picturalité. Présente dès le titre *Paysages d'été* qui évoque Poussin ou Renoir, elle imprègne le texte dans le mélange des chairs, la chatoyance des tissus, tout ce jeu subtil des sentiments et des couleurs, des atmosphères et des intensités qui rappellent tant le 18<sup>ème</sup> siècle des Watteau, Boucher ou Fragonard. Bonnard n'est pas loin. *Le déjeuner sur l'herbe* de Manet non plus. Mais c'est dans l'écriture même que la peinture agit. Dans le rendu cubiste de l'emboîtement des corps. Dans le phrasé impressionniste des fragments et des vibrations. Dans l'approche expressionniste des pulsions et des fantasmes. « *Où commence l'écriture ? Où commence la peinture ?* » se demande Roland Barthes dans *L'empire des signes*.

L'une des qualités de l'auteur, presque introuvable aujourd'hui, est d'aborder l'érotisme sans jamais être vulgaire, l'autobiographie sans sombrer dans le narcissisme. La richesse de son écriture vient sans aucun doute de là, de cette tension, de ce savant dosage entre la retenue et l'écart, entre la délicatesse et la violence des passions. Le récit n'est plus procédé d'énonciation, mais d'Annonciation : « *Je ne suis plus visitée* » dit-elle comme a du dire Marie à l'Ange Gabriel.

Monet voulait peindre comme l'oiseau chante. Nathalie Riera, elle, écrit comme le cheval galope - métaphore assumée et récurrente - bondissant d'une ligne à l'autre, ne laissant aucune prise aux obstacles ni aux ponctuations. Il y a urgence et elle le sait. Impatiente dans une époque où barbarie et bêtise gagnent chaque jour du terrain, elle sème sur ce qui reste des livres ses odes et ses épiphanies.

L'écrivain inscrit sa démarche dans une généalogie littéraire et cinématographique (Sarraute, Casares, Resnais) qui n'a que faire des modes et des stratégies esthétiques. Seul importe ce qui pousse à créer. Et rien d'autre. Sinon continuer. Car ce qui se joue ici, c'est l'acte poétique comme geste de survie. Se souvenir de ce qui sera. Quand la promesse des mots se métamorphose en Beauté, que nulle définition ne peut atteindre. Quand le désir d'écriture redevient tout simplement l'écriture du Désir.

© Richard Skryzak

■ LES CARNETS D'EUCCHARIS, 2013

■ LIEN : <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2013/06/01/nathalie-riera-paysages-d-ete-cd-lanskine-2013.html>

Une lecture de  
Tristan Hordé

JACQUES DEMARCQ

Demarcq

Avant-taire

roman en vers

NOUS

Avant-taire

Editions NOUS, 2013

Comment écrire une autobiographie ? Qu'il s'agisse d'une reconstruction, nul n'en doute, et le sous-titre de *Avant-taire* l'indique : "roman en vers". Pour la trame, il s'agit pour l'essentiel de la relation de fragments d'une vie, celle d'un enfant quasi bâtard et mal formé, à quoi s'ajoute l'histoire réinventée d'un adolescent dont le narrateur porte le prénom ; prennent souvent le pas sur le récit des développements autour du nom "Jacques Demarcq". Le tout est présenté sous forme de poèmes en vers libres de mètres variés, rimés ou non, et de poèmes de forme fixe (notamment de sonnets). Les lecteurs de *Les Zozijs* retrouvent ici une manière virtuose d'employer les ressources de la langue, pour le plaisir certes mais aussi pour avancer dans la narration.

*Avant-taire*, titre qui évoque la mort, a pour échos le titre des deux premières parties, "Inventaire" (que l'on fait à la mort de quelqu'un) et "Aventures" (partie où les morts ne manquent pas). Il est souvent question de disparition dans ces deux ensembles. Celle de proches de Demarcq, ceux qui l'ont recueilli et élevé, « un à un les témoins ont disparu » : le grand-père Doudou, la grand-mère, la tante (« Ma tante a été ma mère »); celle du père qui le fut si peu : « j'ai revu le couillon sur son lit d'agonie ». Il faut ajouter que dans la dernière partie, une séquence, "La danse buto", débute par le dessin d'un danseur debout et soutenu par un squelette. La mort a également atteint les lieux où l'enfant a vécu ou qu'il a connus avec ses grands-parents. La maison d'enfance (entrée, toilettes, cuisine, salle à manger, etc.) et ses abords (cour, jardin) appellent des souvenirs et, à ce long parcours quasi perecien dans des espaces qui ont contribué à sa formation, s'est substituée une maison au goût du jour et sans âme : rien à reconnaître dans le jardin qui l'a « initié à la sau / vage solitude de grandir », supprimé pour une piscine. Quant à la maison de vacances en Normandie, les volets clos et les environs aménagés ne rappellent plus rien. La coupure avec le passé est complète, mais Demarcq en introduit une autre avec une évocation du débarquement des Anglais à Berneval, construite à partir d'un ouvrage spécialisé, qui s'achève par quelques vers d'Oscar Wilde, *The Ballad of Reading Gaol* ayant été écrite dans le village.

C'est également en mêlant à son récit des extraits de Froissart, restitués dans une typographie imitant l'écriture des incunables, que Demarcq esquisse son histoire de Compiègne, la ville natale, y intégrant des extraits de Stevenson dont la prose est découpée en vers. Il y a aussi chez Demarcq un vrai plaisir à visiter les poèmes connus du passé, patrons décousus et recousus ; on en lit plusieurs exemples dans "La danse du dos", consacrée à la malformation de sa colonne vertébrale. Compiègne n'est pas très éloigné de Senlis, du Valois nervalien, ce qui permet un hommage à Nerval (auquel Demarcq a consacré un livre en 2010, *Nervaliennes*) avec la réécriture approximative mais reconnaissable, du sonnet "El Desdichado", sous le titre "Quel délicat dos" :

Je bruis, très vertébreux ; pas neuf : le dos coincé  
me pince au bas qui traîne alentour jusqu'au lit, [etc]  
(*Je suis le Ténébreux, — le Veuif, l' Inconsolé,*  
*Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie*)

Ensuite, "La vie antérieure" devient "Lavis en terreur", le premier vers « J'ai longtemps habité sous de vastes portiques » est transformé en « J'ai longtemps gravité dans un sac amniotique », etc. ; suivent des "Tensions divers" où sont mis à contribution d'autres poètes, de Victor Hugo à Mallarmé.

Demarcq ne fait pas qu'écrire avec les écrivains du passé. Se souvenant de l'enfance et de son train électrique (le grand-père avait été cheminot), il note :

Je l'ignorais mais j'ai beaucoup appris  
à faire tourner des wagons des locos  
qui étaient comme alignés sont les mots  
[...] ou écouter le bruit  
ce fruit dans le vers qui s'en est nourri  
inversant le courant à tout propos  
pour des coupes et des à-coups accrocs  
ou accidents dont l'écrit grince et rit

Grincements et rires mettent la versification classique en pièces, ce qui poursuit une solide tradition débutée au XX<sup>e</sup> siècle, en français comme en anglais : Demarcq n'est pas traducteur de Cummings pour rien. Il affectionne les jeux phoniques, mais il pratique aussi la néologie, les calembours, les à-peu-près, introduit des mots valises et travaille sur l'organisation de la page avec les calligrammes, l'emploi de logos, de polices et de caractères variés, de reproduction de tableaux, dessins, cartes, plans, planches,

photographies, portée musicale, transcription de chants d'oiseaux... La mise en pièces n'implique pas l'abandon des ressources traditionnelles et l'on reconnaîtra au fil de la lecture apophonies, assonances et allitérations — « Plume poil palme piaillent pagaïe oublié / le boulet de l'espèce à la vitesse où déboule [...] » — ou un poème titré "Tout finit bien" en dizains de douze syllabes.

"Tout finit bien" clôt la première partie, l'inventaire est achevé, les désordres introduits dans les pages précédentes n'ont plus, provisoirement, raison d'être : la virtuosité de Demarcq, très souvent, est étroitement liée à la signification, tout comme ce qui peut n'apparaître que comme digression dans la narration. Ainsi, "Histoire de Jacques" relate, d'après des documents relatifs à d'autres militants, l'histoire d'un cousin adolescent qui, après un engagement dans la résistance, est arrêté et meurt « disparu dans l'hiver des camps ». Demarcq a "hérité" de son prénom, comme s'il avait dû prendre la place d'un mort — « c'est moi qui ai dû faire le Jacques à sa place ». On peut lier cette attribution du prénom à l'épisode de la main palmée, qui faisait surnommer l'enfant "vilain canard" ; l'opération — la coupure — qui lui a rendu l'usage de la main a son analogue dans le prénom qui identifie : le palindrome fondé sur la prononciation donne "cage" pour "Jacques", et ce n'est qu'en rompant cette cage, en écrivant par exemple « le roman d'un comment dire apprentissage défamilial » que le prénom est acceptable, sinon accepté.

On relève le même travail d'essartage à propos de Compiègne ; le dernier vers de deux sonnets présente le nom de lieu coupé, seulement rétabli dans le troisième : « qu'honte baigne où t'es né / con piège où t'es noué / Compiègne hou ! quel niais ». Coupure et guérison ? mais les trois sonnets sont accompagnés d'un commentaire tronçonné, « *C'est l'même / miche ? / taire !* ». La quasi bâtardise, elle, a provoqué quelque difficulté devant le nom : « ce patronyme ne l'est guère / puisque sans père qu'une ombre un pleutre un / couillon [...] », difficulté sensible dans un rejet qui exprime l'impossible unité : « la disparité locutoire de ta per // sonne ». Un poème est accompagné, verticalement en majuscules à sa droite, du nom ; il faut attribuer à chaque lettre le nombre qui correspond à sa place dans l'alphabet (DEMAR = 40, CQ = 21) pour lire les derniers vers :

[...]	
quand dans les noms	C
tout est mauvais	Q
mieux vaut couper	
le trop en main	-1
et si CQ font 20	
l'écusson vain	20

Le poème sur ce corps disjoint s'achève par une "leçon", « Quel qu'on se sente / un inconnu soi hante », et c'est peut-être ce questionnement continu autour de ce qu'est la personne — masque ou individu ? — qui traverse l'ensemble de cet "Avant-taire". Le personnage de ce roman, "Jacques Demarcq", s'est construit par la fiction, a appris « à ne pas servir par la poésie », à savoir qui il n'était pas, conditions pour qu'il puisse reprendre Bernard Noël, « à travers son propre nom, un écrivain vit en raccourci l'histoire de tous ».

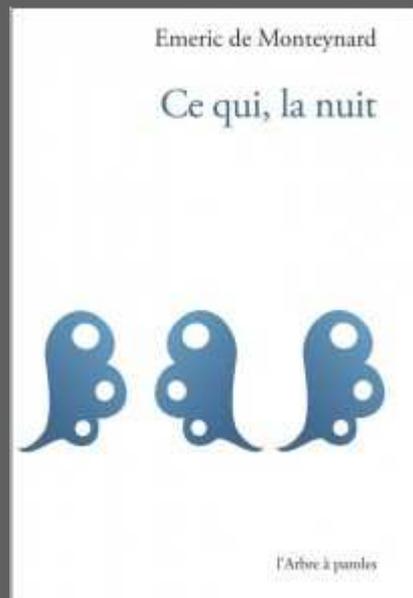
© Tristan Hordé

■ LES CARNETS D'EUCHARIS N°38, Été 2013

■ EDITIONS NOUS : [http://www.editions-nous.com/demarcq\\_avantaire.html](http://www.editions-nous.com/demarcq_avantaire.html)

# Une lecture de Nathalie Cousin

EMERIC DE MONTEYNARD



Ce qui, la nuit

L'Arbre à paroles, 2013

*« Je t'écouterais religieusement dans la nuit ;  
je perdrais le sentiment de mon ignorance ;  
je ne comprendrais pas tout ce que tu dirais,  
mais je l'aimerais tellement,  
avec un si grand désir que cela soit la vérité,  
avec un si grand ravissement de l'esprit,  
que je ne puis concevoir bonheur plus sûr,  
moments plus incorruptibles... »*

*(Paul Valéry, Dialogue de l'Arbre)*

*« Mais tu deviens toi-même un arbre de paroles... »  
(Ibid.)*

Dès l'entrée du livre, nous voici plongés au cœur de la nuit grâce à une encre de Madeline Deriaz, représentant la nuit constellée d'étoiles, ce qui nous installe dans une ambiance de contemplation et de silence propice à la poésie. Une citation d'Alejandra Pizarnik placée en exergue évoque les zones ombreuses de l'âme humaine : « *Elle dit qu'elle ne sait rien de la peur de la mort de l'amour* » [...]

« *À l'origine de tout, la Peur. [...]. Placée à l'origine, elle a une valeur de méthode ; d'elle, part un chemin initiatique.* »  
(Roland Barthes)

Quel « chemin initiatique » le poète nous propose-t-il d'emprunter avant de parvenir à la citation finale, de Guillevic cette fois : « *Nous deux / Nous voulons trouver.* » ?

Entre l'ignorance et la volonté de trouver, s'établit un parcours en 73 poèmes comme autant d'étapes. Il s'agit bien d'une quête parsemée de questions (laissées sans réponse) et de doutes : « *Qui t'a dit / Que voir est terrible // Inique et si dur ? // Et qu'il est temps / Et temps // Que tu trouves / Et non / Que tu cherches ?* »

Que voulons-nous trouver, que trouvons-nous ? À chaque lecteur de répondre. « *Mais, pour l'heure, une voie. L'entrevoir et / Choisir // Affluer.* »

\*

En cours de route, nous relevons les noms de dédicataires, parmi lesquels, comme des clins d'œil ou discrets hommages : Gaston Bachelard, Francis Ponge, Eugène Guillevic, Henry Miller... Chacun de ces noms mériterait qu'on s'y attarde. Ils aident à situer Emeric de Monteynard dans des sillages sinon d'influences possibles, du moins « *à la croisée des chemins* » de pensées ou d'écritures différentes de la sienne mais importantes pour lui à un moment ou à un autre de sa vie de poète.

\*

Il est significatif que le premier poème de *Ce qui, la nuit* s'ouvre par ces mots : « *Ne pas laisser rater le feu* », car le feu (et les mots associés, brûler, incandescent...) apparaît comme un mot-clé fondamental du poète. Comme l'acte 1 scène 1 d'une pièce de théâtre, le décor est donné : à l'intérieur d'une maison, le soir, devant un feu qui brûle doucement dans l'âtre. Le feu éclaire, le feu réchauffe, il donne ici une image d'intimité. Dans la pénombre, on ne distingue, au début, qu'une main qui « *Dort et se resserre* »...

Le poème suivant est une méditation sur « *Après la mort* » dans un moment de solitude : « *Profïtons / D'être seul / Un moment, // De pouvoir / Être seul.* »

Lui succède une scène-poème d'amour où le corps de l'aimée est comparé à une mer déchaînée « *qui s'offre à ses falaises* » avant de sombrer dans le sommeil et le rêve.

\*

Le poète distille ses mots, ses vers, ses poèmes, savamment choisis et assemblés, autour des thèmes qui lui sont chers : le temps, l'amour, le silence, la solitude, la nature (les grands espaces de la mer, du désert...) aussi bien que les quatre éléments ou les motifs de la pierre, de l'arbre, etc. Ce que Bachelard appellerait « la dialectique du jour et de la nuit », ou de l'ombre et de la lumière, s'étend à tous couples de contraires : la mort et la vie (ou la renaissance) (« *Mourir ou bien renaître / Qu'importe.* »), le mouvement (« *Dans le désert / Ou sur la mer // Tout est mouvement* ») et l'immobilité (« *Sache / Immobilité, sentir un silence* »), l'urgence (« *Mais vite. Vite* ») et la lenteur (« *Contempler / Lentement // Le temps qui déboule* »), les veilles (« *Il y a les veilles* ») et le sommeil (« *Il me reste encore à te verser du sommeil* »), ce qui s'ouvre (« *Où le cœur, / À l'étroit, // Entend, / S'ouvre // Et compose.* ») ou qui se ferme (« *Quand l'œil se détourne / Ou que l'autre – l'objet // Se ferme ou s'éteint ?* »), la force ... (« *Et la force des morts / Sous la terre des mots.* »), et la fragilité (« *D'attentes fragiles / À redire.* »), l'absence et l'abondance, etc.

\*

Même si ces oppositions ne sont pas toutes en rapport explicite avec la nuit, le fait qu'ils apparaissent dans *Ce qui, la nuit* les « donne à voir » sous un aspect particulier et implicitement nocturne ; ainsi, l'arbre (ou l'homme) dans *Difficile de tenir*, vu de nuit, se rapprocherait-il, par exemple, de Nâzim Hikmet : « *L'arbre, ça se contemple la nuit,* » (*Il neige dans la nuit*) ou d'Emmanuel Müheim : « *Devenir le corps l'arbre la nuit* » (*La nuit comme une épouse*).

\*

Dans *Ce qui, la nuit*, les dimensions sensorielle et fortement sensuelle, égalent la dimension spirituelle. Bien souvent, comme dans *Je voudrais*, il n'y a pas de séparation entre les deux. « *Un dimanche de Pâques à La Roche...* » est immédiatement suivi de : « *Je voudrais qu'ils sentent un ventre de femme qui se dresse ...* »

Qu'il soit profane (*Quand ta chair, À la croisée des chemins*) ou sacré, c'est l'amour des mots qui habite le poète : un peu à l'instar de Pierre Emmanuel qui confie : « *Je voudrais aimer les mots si profondément que chacun me devint une prière* », Emeric de Monteynard écrit : « *Tout pétri de vos feux // Mon corps / Est prière. // [...] Tout pétri de vos feux, // Mon corps / Est labeur.* » Prière, labeur, cela rappelle l'adage cistercien *Ora et labora*. La voie cistercienne est d'ailleurs évoquée dans *Où serez-vous*, non sans ambiguïté, sur « *Ces fous de Cîteaux / Qui, / La nuit, // Se lèvent / Pour prier ? / - / Et qu'ils prient, ces fous, / Qu'ils prient ?* » Le poète fait allusion à l'expérience de la clôture, du renoncement, à la théologie de l'ombre et de la lumière. « *Ces lumières auxquelles / On renonce // Et l'ombre / Qui l'emporte ?* » tandis que le poème qui suit entrevoit la victoire possible du jour sur la nuit : « *Il se peut qu'un jour / Le jour l'emporte sur la nuit* » et plus loin : « *Plus l'ombre est dense // Et danse à tes pieds, // Plus tu touches au but / Et te sais du soleil.* »

\*

Quant à la question de savoir si ces poèmes sont ou non porteurs d'un « message », « *Tant me garde de conclure // Et me dit / De céder* »... Nous préférerions quoi qu'il en soit, parler - moins de communication que de communion, ou de *télépoésie* (Bachelard).

Nous pourrions aussi y voir une sorte de jeu, mot présent dans *Ce qui, la nuit* : « *Quand la mer / Est si lourde. [...] / Que le vent te fatigue / À l'excès - // T'égalise, // C'est que le temps / T'élude. // Un jeu.* »

\*

Peu à peu, la poésie d'Emeric de Monteynard, nous devient plus familière, mais elle garde heureusement une part de son mystère et de son secret, ses « points aveugles » (Marie-Claire Bancquart). Le poète aime moins les réponses que les questions. Il veut avant tout ouvrir des portes, ou des chemins.

Certains assemblages de mots nous semblent toujours assez énigmatiques par exemple : « *La distance / À éclore* » ou « *À palper / L'épaisseur* »... De quelle épaisseur parle-t-on ? S'agit-il de l'épaisseur des mots, des choses, de la nuit... ? De même pour le mot « signe » : « *C'est un signe qu'on vole / Et descelle des sables.* » Un signe est un marquage, une marque. Mais « *Signes de quoi, signes à qui... ?* » s'interroge André Frénaud :

« *Mais celui qui, fortuitement, s'est trouvé charmé par telle activité ne tarde pas à se prendre au jeu, je veux dire à faire autre chose que s'y divertir. Il n'est pas d'acte gratuit et tout ensemble de gestes recèle un monde de significations. À peine engagé dans cette démarche, et avant toute réflexion de l'auteur, il me semble y déceler un signe de reconnaissance de soi à soi et une volonté d'appréhension symbolique du monde. Avec le désir de s'y insérer... [...] Témoignage de soi, comme une signature en somme, et fût-il reconnu par nul autre.* » (Cf. *Ubac et les fondements de son art*).

Ces lignes nous éclairent pour notre lecture du poème d'Emeric de Monteynard que nous venons de citer et qui se termine justement par : « *Qu'importe ce qu'on dit. / C'est toi qui l'entends. // C'est toi.* »

« *Signe de reconnaissance de soi à soi* »... On n'est peut-être pas éloigné du but de notre « *trekking* » poétique à travers *Ce qui, la nuit*.

« Rien ici / N'est jamais inutile. / Chaque souffle / Et chaque rai, / Exerce, / A du sens. / Nul besoin // De  
rappel, / De milliers / De livres, // Pour voir / Ce qui vient, // Pour avancer / Sans croire, // Jusqu'à temps //  
D'être // Et d'être / À soi. »

\*

Nous cheminons dans la nuit, dans les mots des poèmes qui continuent pour nous de susciter sans  
cesse de nouvelles lueurs et éclats de lumières. Des indications nous sont données, le mouvement « *vers  
le haut* », les verbes d'action, avancer, danser (« *Ne plus pouvoir / Cesser de penser / Autrement qu'à une  
danse* »), « bouger juste », s'élever, incluant des mots d'ordre « poétiques » « *Veille à puiser, te dresser et ne  
pas t'effondrer, à / Ne rien céder non plus, à l'impatience.* » « *Et fais-les donc, ces feux / Dont tu parles, // Et qui te  
manquent.* »

C'est la recherche de l'instant, de l'éclat, de la beauté, de la douceur - « *Et recherches en tout / La douceur* »,  
l'ascèse du silence (« *Sache te taire aussi* »), de la distance qui lie et élève, conduisent à l'apaisement, au  
repos jusqu'au lâcher-prise.

Les derniers vers « *Évitons d'ajouter / De l'effort à l'effort* » ne sont pas solution de facilité mais réfléchissent  
en nous ceux de Fernando Pessoa : « *L'art de rêver est difficile parce que c'est un art de la passivité, où tout l'effort  
se ramène à la concentration d'absence d'effort.* » Ou bien de Guillevic : « *Maintenant / Je n'ai plus d'effort à faire /  
Pour sentir pleinement le monde / Seconde après seconde* » (*Quotidiennes*).

\*

La racine du mot *sens* que nous retrouvons avec ses dérivés polyphoniques et sémantiques n'est-elle pas  
parmi celles qui résonnent le plus et nous éveillent au sens de la nuit ? Un *écho* qui, loin de s'estomper  
dans le vide, « *compte et t'édifie* ».

Et si nous tentons de faire écho à notre tour à *Ce qui, la nuit*, n'est-ce pas pour apporter, en tant que  
lectrice, notre modeste pierre au bel édifice que bâtit Emeric de Monteynard avec sa puissante  
sensibilité, et qui, croyons-nous, occupe et occupera de plus en plus une place essentielle dans le  
paysage varié de la poésie contemporaine ?

© Nathalie Cousin

■ LES CARNETS D'EUCHARIS N°38, Été 2013

■ L'ARBRE A PAROLES /site Maison de la Poésie

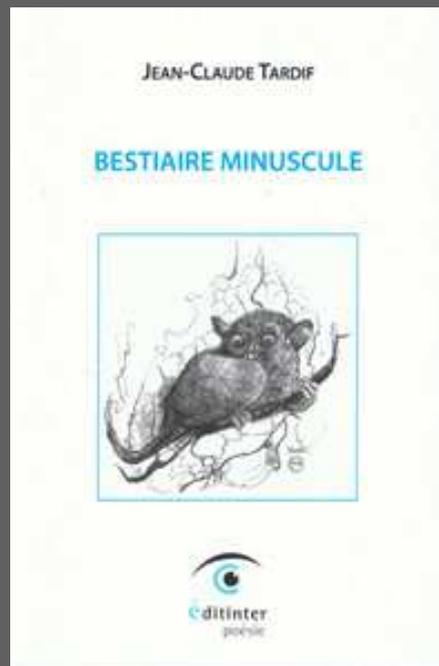
<http://maisondelapoésie.com/index.php?page=editions-arbre-a-paroles>

■ SITE Emeric de Monteynard

<http://www.emericdemonteynard.fr/site/Accueil.html>

# Une lecture de Jean-Marc Couvé

JEAN-CLAUDE TARDIF



## Bestiaire minuscule

illustré par Jacques Basse

Editinter, 2013

*Battu*, le bon Apollinaire et son bestiaire – la référence en la matière pour des générations d’Orphée, si l’on excepte La Fontaine et sans remonter à Esope, à l’Antiquité : Tardif, en digne successeur du « mal aimé » qui chérissait les bêtes (pour se consoler des descendantes d’Eve ?), nous offre un 3<sup>ème</sup> recueil de poèmes consacrés à nos cousins pas tous germains. Cela va du gypaète au wyulda, en passant par la cicindèle. Comme le remarque finement Michel Baglin, dans une préface tant sensible que subtile, pour le poète, ici, l’animal en miroir est un pré-texte qui interroge l’amoureux des mots et autres bruits de langue : *le pays* (de Tardif) *est surtout peuplé de mots. Qui volent de proche en proche, d’homophonies en analogies...* Or, comme l’origine de telle espèce ou appellation s’est perdue, au grand dam des férus d’onomastique, Tardif avance sur la pointe des pieds – *Par goût / de l’anagramme / exclusivement / je ne regarde le lion / que de loin* – soit plus ou moins régulièrement ; et il déniché l’oiseau rare par le truchement de telle parallèle osée, de ces glissements de son ou de sens dont, seuls, les poètes en action, se moquant de l’égoïsme, ont le secret. L’auteur, attentif, dans sa vie personnelle, à tout ce qui ondule, chatoie,

volette ou fend l'écume, *livre* ici un portrait à la fois drôle et touchant de nos frères bestiaux et sœurs bestioles ; livre à mettre entre toutes les mains, donc, ce qui est plutôt rare en l'état actuel de la poésie dite francophone... *Le bélier / est un mouton trop gros / pour vivre / sous les lits.*

A lire ce troisième opus (entre octopus et opossum ?), l'envie vous viendra, inévitablement, de plonger ou replonger dans *Bestiaire de poche et d'ailleurs* (2003) et *Bestiaire improbable* (2011), chez le même éditeur. « Bestiaire », soit - mais pourquoi « minuscule » ? - demanderont les plus curieux. Sans doute est-ce là manière modeste - mais sans fausse-modestie - de remettre poètes et bêtes à une plus juste place dans les univers connus ; essentielle, admettons, mais pourtant microscopique, baleine comprise ! Afin, aussi, de laisser les majuscules et autres majestés auto proclamées « majeures » de côté : *Ils lui donnent l'envie de bêler / quand ils parlent de l'addax Tobin / et d'un Monde, enfin, protégé.* Et puis (réminiscence rimbaldienne ?), Tardif rappelle qu'« on n'est pas serre-yeux quand on a dit ces temps » où, malmené par des crises économiques déclenchées par d'autres... qui en tirent encore profit, le commun des mortels n'a plus le cœur à rire. Alors, à l'exemple du poète, laissons la morosité ambiante au vestiaire, et retrouvons-nous autour d'un dernier *ver...* au bestiaire ! *L'hippocampe... un poisson / fait à la va-vite / au trot d'un dimanche / par un dieu turfiste.*

14 dessins ciselés, bien dans la manière à la fois précise et inspirée du poète et dessinateur Jacques Basse - bien connu pour ses portraits de centaines d'artistes - rehaussent ce recueil de 90 pages pour 13 minuscules euros. Que les rats-daims dé-puce-aient leur porc-te-mot-naît en peau de hérisson !

*Je n'aime pas les animaux / je préfère les mots à l'anis* en finit l'auteur, se faisant (ou faisant ?) avocat du diable (de tasse-manie ?). N'en croyons rien : S'il manie-maux c'est pour mieux se préserver ; et nous réserver ses bonds-mots ! Quand le chat se vêt, *il préfère / le dégriffé* ; ou, quand *les pies taffent : Ici gypaète ! / Qu'il repose en paix.*

Ah, joue (Tardif), par *base-art* : L'un de ses illustrateurs s'appelle *Lemerle* ; des « merles » reviennent dans le titre d'un livre ; une « louve » rôde, ici, et un « chien noir » ailleurs... Inutile, donc, de le démontrer davantage. Jusques dans ses récits et nouvelles, le poète anime haut mots-airs, mots-rus et autres mots-anneaux : *de vos sauvageries / je n'ai qu'hure* (Le sanglier).

© Jean-Marc Couvé  
(25-27/06/2013)

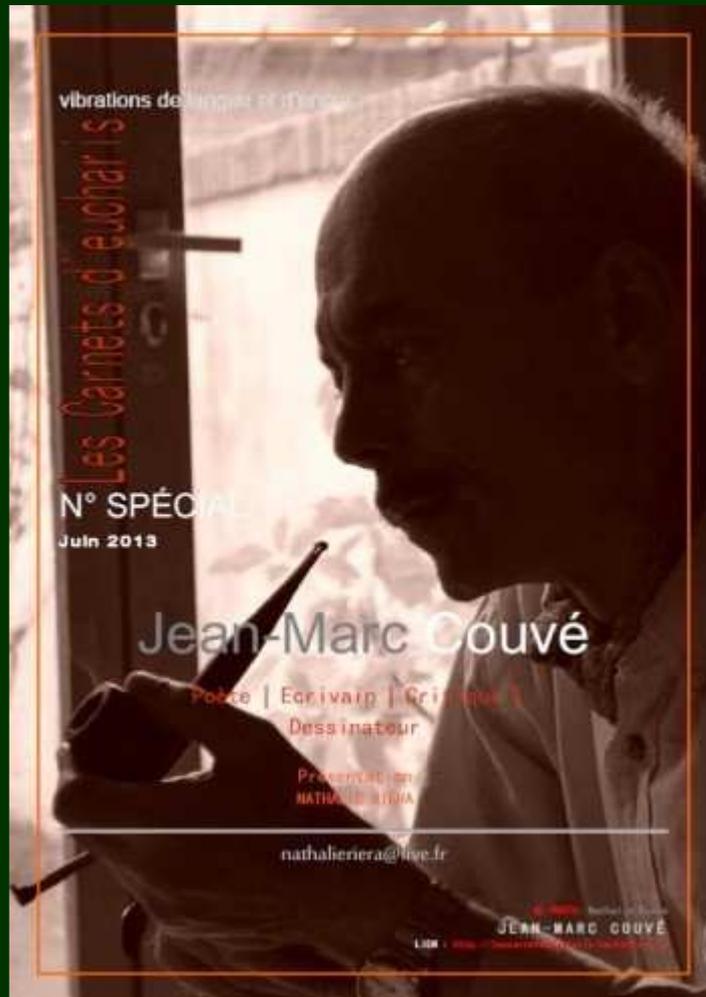
■ LES CARNETS D'EUCHARIS N°38, Été 2013



[N° SPECIAL]

Jean-Marc Couvé Poète Ecrivain

Critique Dessinateur



Les Carnets d'Eucharis

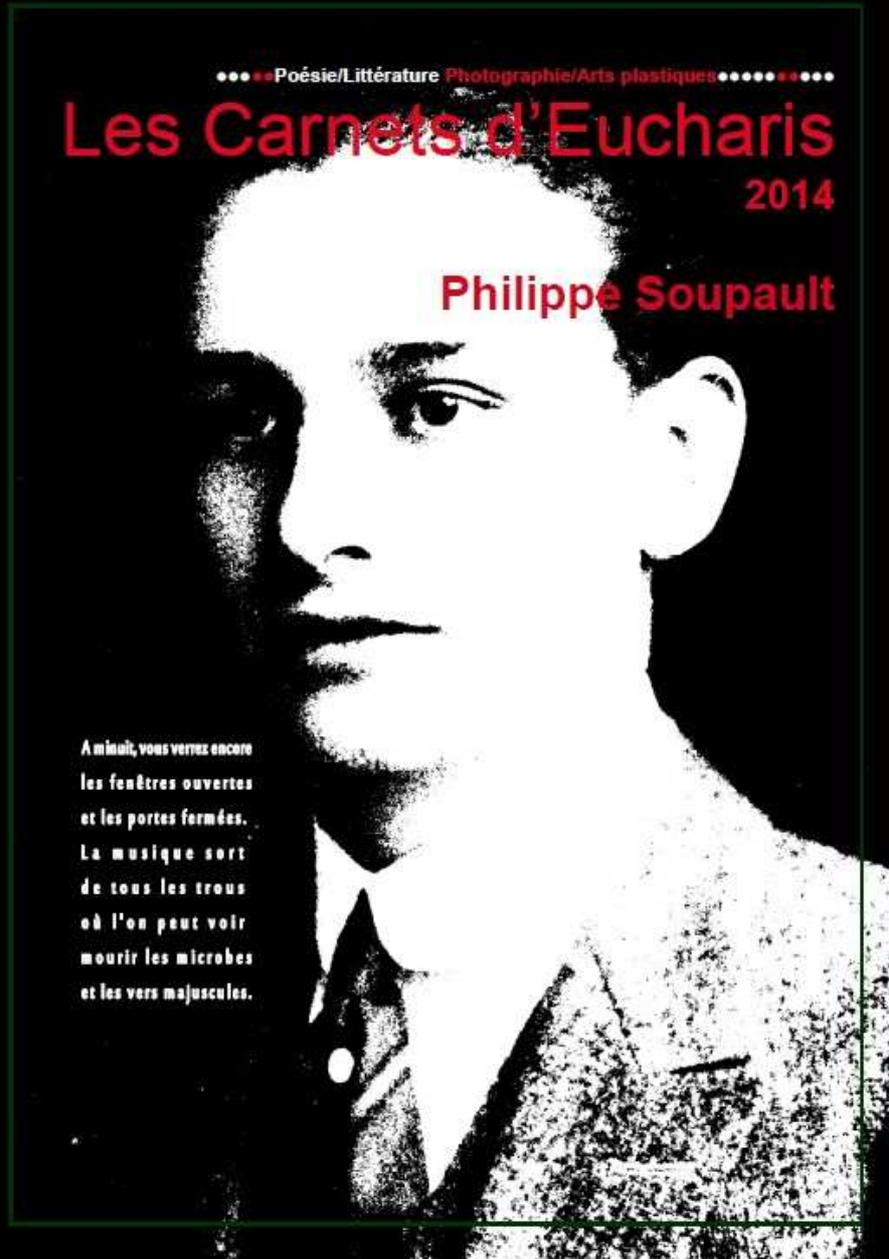
NUMÉRO

réalisé par Nathalie Riera

■ LES CARNETS D'EUCCHARIS :

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2013/06/14/jean-marc-couve.html>

# ABONNEMENT 2014 SOUSCRIPTION



Les Carnets d'Eucharis, Année 2014  
(HOMMAGE A PHILIPPE SOUPAULT)

■ DEUXIÈME NUMÉRO PAPIER :

**LES CARNETS D'EUCCHARIS, Année 2014**  
[Philippe Soupault]  
20 €, frais de port compris

À RETOURNER À

**L'Atelier des Carnets d'Eucharis**  
L'Olivier d'Argens - Chemin de l'Isclé  
BP 44 - 83520 Roquebrune-sur-Argens

[nathalieriera@live.fr](mailto:nathalieriera@live.fr)

NOM/PRENOM :

.....

ADRESSE :

.....  
.....  
.....

CODE POSTAL /VILLE :

.....

MAIL : .....

## Je souhaite

■ faire un don de soutien à *L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis*  
Je verse la somme de : \_\_\_\_\_ €

■ un simple abonnement à la Revue annuelle *Les Carnets d'Eucharis*  
Prix de l'abonnement annuel :  
17 € (+ frais de port à ajouter : 3 €)

**PREMIER NUMERO PAPIER :**  
**LES CARNETS D'EUCARIS, Année 2013**  
[Susan Sontag]  
**20 €, frais de port compris**

**DEUXIÈME NUMÉRO PAPIER :**  
**LES CARNETS D'EUCARIS, Année 2014**  
[Philippe Soupault]  
**20 €, frais de port compris**

## Je vous adresse le montant

■ par chèque à l'ordre de *L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis*

■ par virement

Banque Caisse d'Epargne Côte d'Azur  
N° de compte : 08004840629  
IBAN : FR76 1831 5100 0008 0048 4062 952  
BIC : CEPFRPP831

Date :

Signature :



2013 | Revue électronique *Les Carnets d'eucharis* | (ISSN 2116-5548) |

Été 2013

les carnets d'eucharis

N°38



© Choix des  
textes&photos &  
conception du carnet  
**Nathalie Riera**  
Revue numérique  
gratuite